

a m

3079

HISTORIQUE
DU
81^{me} RÉGIMENT D'INFANTERIE

(CAMPAGNE 1914-1917)

par

LE CAPORAL GABRIEL BOISSY

du 81^{me} R. I.

CAVAILLON
IMPRIMERIE MISTRAL

1918

Opéra

13250



Cet historique écrit à la demande du Colonel commandant le Régiment, en exécution de la note du G. Q. G. n° 19.985, du 19 septembre 1917, a été publié par Poil... et Plume, journal de tranchées du 81^{me}.

Cinquante exemplaires, non mis dans le commerce, ont été tirés à part et offerts par l'auteur.

Exemplaire n° 38
à M^{re} Musée de la Guerre

J. B.

HISTORIQUE
DU
81^{me} RÉGIMENT D'INFANTERIE

(CAMPAGNE 1914-1917)

par

LE CAPORAL GABRIEL BOISSY

du 81^{me} R. I.



CAVAILLON
IMPRIMERIE MISTRAL

1918



Op. 13250

HISTORIQUE DU 81^{me}

(Campagne 1914-1917)

B.D.I.C

Le 5 août 1914, dans l'enthousiasme patriotique qui exaltait tous les cœurs révoltés par l'agression allemande, le 81^e régiment d'infanterie quittait ses casernes de Montpellier. Sur le cours Gambetta, par un beau soleil, dans la poudroyante lumière méridionale, devant la vieille caserne des Minimes, les trois drapeaux des trois régiments dont le dépôt est commun, — 81^e, 281^e et 122^e territorial — étaient réunis.

Après que les honneurs eurent été rendus aux emblèmes nationaux, des jeunes femmes offrirent des fleurs au colonel Aubert. Le commandant du 81^e remercia et ajouta : « Vous nous les rapporterez quand nous rentrerons victorieux ». Puis le régiment s'ébranla, la musique jouant la marche *Alsace-Lorraine*.

Quelques jours après, le 81^e, qui faisait partie du 16^e Corps d'armée, et, dans ce corps, de la 31^e Division, débarquait à Mirecourt,

en Lorraine. Il allait appartenir à la II^e Armée, placée sous les ordres du général de Castelnau.

* *

A peine arrivé, sans repos, le régiment se porte en avant par marches forcées. Le 12 et le 13 août il est en réserve. Le 14 août il part à l'attaque. Ce matin-là, à l'aube, il reçoit le baptême du feu de l'artillerie ennemie, et, devant un petit bois voisin de la forêt de Parroy, tombe sa première victime : le soldat François Bruguier, un lozérien, sapeur à la C. H. R. Quelques autres hommes de cette compagnie sont blessés. Toutefois, pendant cette journée et la suivante, il n'y a que de combats légers, d'escarmouches entre nos avant-gardes et les arrière-gardes ennemies. On poursuit l'Allemand en retraite, poursuite qui stimule l'ardeur de tous et incline à la témérité. Le 16 août vers 8 heures, le régiment plein d'allant, franchit la frontière entre les bourgs d'Avricourt et Moussey et le village de La Garde qui brûle. Les Allemands sont serrés de près. Une pluie diluvienne ne parvient pas à éteindre l'ardeur de cette poursuite.

Après s'être hâtivement reposé dans les villages occupés, le 17 août au petit jour, le premier bataillon étant flanc-garde à la ferme d'Alberschoffen, le régiment, dépassant Bisping, se déploie, rideau léger, dans la forêt de Muhlwald. Cette région difficile, aux contours mystérieux, protège à l'est le canal des Houillères et s'arrête, au nord, au pied d'escarpements à sommets multiples et abrupts. C'est là que l'ennemi, ramassé, attend l'adversaire. C'est là que le 81^e va

participer à la bataille de Morhange — échec vaillamment supporté — et connaître sa première journée difficile.

Bataille de Morhange.

Le 18, le Corps d'armée tout entier, qui avance face à la VI^e Armée allemande commandée par le prince Rupprecht de Bavière, est tout à coup arrêté par le feu terrible d'une artillerie supérieure, tandis que, franchissant le canal des Salines au nord, débouchent de grandes forces d'infanterie.

Toutefois, durant deux jours, nous allons tenir fermement. On tente même de réagir et de progresser. Le 19, le régiment s'aventure à Rohrbach qu'il occupe malgré l'attitude inamicale de la population. Le soir de ce jour, il doit être relevé par le 15^e. Mais dès le lendemain, la situation exige qu'il reste en action, et à découvert, attaque de nouveau dans la direction de l'est, sur le canal des Houillères. Dans le même temps, au nord, certains éléments parviennent à passer le canal des Salines, sous le feu des masses ennemies, et poussent avec une magnifique témérité jusque devant Cutting. Des mitrailleuses tapies sur la rive opposée de ces canaux, fauchent nos premiers éléments dès leur sortie des bois et les clouent sur place.

Cet effort a été demandé, bien que l'ensemble de la bataille tourne à notre désavantage, pour dégager à droite, la gauche de la 1^{re} Armée (région des étangs), menacée par des forces venues de Phalsbourg, et pour lui donner le temps de préparer sa retraite. Camaraderie stratégique, qui correspond à l'esprit d'entraide dont le régiment donne déjà des marques.

A peine son action — et celle de toute l'Armée — est-elle arrêtée, que la landwehr bavaroise se rue à l'assaut avec fureur. De violents combats, divers et diffus se succèdent. De nombreux officiers sont tombés, parmi lesquels les capitaines Joyeux et Rey-Lescure, le lieutenant Kunholtz-Lordat. Ces deux derniers, grièvement atteints, sont, ainsi que d'autres blessés, laissés entre les mains de l'ennemi. Ils devaient, peu de temps après, succomber en Allemagne.

Ce même soir l'ordre arrive pour toute la Division, de se replier sur Maizières et Moussey. La frontière franchie avec tant d'ardeur est repassée le 21. Sous une torride chaleur, la retraite continue. La protection de notre artillerie est efficace : chaque unité du régiment se porte sur les emplacements et cantonnements assignés, par Réhicourt et Lunéville sur Rehainviller. Le Colonel atteint ce dernier village le 22 à 3 heures du matin.

Ainsi que l'a dit le kronprinz Rupprecht lui-même, il y a de notre part, un gros échec tactique qui nous impose un recul ; mais c'est, en fait, une décision stratégique, qui impose la retraite et la dirige.

Défense de Lunéville.

Opinion véridique, puisque ce même 22 août, le régiment, n'ayant abandonné que ses grands blessés, est prêt à arrêter l'ennemi qui, passant à son tour la frontière, s'est lancé sur nos traces. Dès 11 heures, il occupe les hauteurs qui courent entre le Sannon et la Meurthe devant Lunéville. Les Bavarois de Rupprecht viennent buter sur ces lignes d'où l'on aperçoit, à l'horizon, la forêt de

Parroy. Le 81^e tient les crêtes sur un front que jalonnent Sionviller, Bonviller et la ferme de la Rochelle.

Ce plateau, très ondulé, favorise une série de combats, où la puissance irrésistible des forces ennemies va dominer la résistance désespérée de nos éléments trop étendus. Durant huit heures, les plus violentes actions se succèdent sans trêve. Trois fois nos bataillons tentent de sanglants assauts. On cède du terrain, mais en combattant.

Le régiment tout entier sent la nécessité de protéger Lunéville. Le village de Jolivet, en arrière de la ligne précédente, sorte de faubourg de Lunéville, est tenu, sous un puissant bombardement, jusqu'à ce que l'ennemi en force de partout nous déborde. Les soldats du 81^e fusillent l'ennemi à bout portant et travaillent de la baïonnette. Leur courage n'a pas été abattu par leur retraite. Ils fléchissent mais ne renoncent pas. On cite encore au régiment le cri d'un réserviste de la 11^e C^e qui, frappé par un shrapnell à 500 mètres de Lunéville, tombe mais menace encore l'invisible meurtrier en hurlant : « Ah les vaches ! Tuez-les ! »

Les pertes sont sérieuses, graves même. Dans ce recul, la plupart de nos blessés restent de nouveau aux mains de l'ennemi et des éléments isolés ou coupés, par le fait même qu'ils résistent sur place, sont capturés.

Le soir de cette journée inoubliée, le régiment par des routes, que la fuite éperdue des populations lorraines submerge, arrive à Méhoncourt, puis à Brémoucourt d'où, après quelques heures de repos au milieu de la nuit, certaines unités gagnent Bayon, point extrême fixé par les ordres.

Pendant cette retraite, le bruit — trop exact — court que l'ennemi est entré dans Lunéville. Toutefois, notre repli s'achève sans gêne. Preuve évidente — appréciée plus tard — que si nous avions dû subir la pression de l'adversaire ce n'a pas été sans lui infliger de très grosses pertes ni sans imposer à son avance beaucoup de circonspection.

Le 23, dans Bayon et aux alentours, nos camarades se trouvent en contact avec des troupes du 14^e Corps. Ils voient passer de l'artillerie lourde, note sur son carnet de campagne le tambour-major du 81^e, et loin de choir dans l'abattement chacun se reprend à espérer.

Espoir que les événements des jours suivants vont bientôt justifier puisque grâce à la lucide stratégie du haut commandement, nous entrons dès ce jour, dans une période de succès, auxquels le 81^e participera brillamment.

Bataille de la trouée de Charmes.

Les pertes du régiment ont été telles sur tout parmi les cadres, qu'une réorganisation s'impose. La plupart des officiers ont été tués ou blessés. Une compagnie est commandée par un fourrier. En deux jours cette refonte est effectuée. Le 3^{me} bataillon, dissous, fusionne avec le premier et le soir du 24, le 81^e, remis en main, prend position devant Lorey jusqu'à la ferme Romain.

L'ennemi, enorgueilli par ses succès des journées précédentes, croyant l'armée Castelnau désorganisée, à peine capable de se serrer autour de Nancy, a décidé de pousser lourdement ses forces sur les vallées de la

Mortagne et de la Moselle, afin, en débouchant par la trouée de Charmes, de scinder les forces françaises. Or, si l'armée Dubail attaquée de front tient bon, l'armée Castelnau, pleine de force, aux aguets, compte surprendre le flanc ennemi au cours de son offensive et, bousculant les flancs-gardes, s'abattre sur les réserves et convois d'arrière.

Les événements répondent à nos prévisions et le 81^e intervient dans cette action qui, sauvant Nancy, permet au Généralissime de préparer sans inquiétude la bataille de la Marne.

Le matin du 25, notre attaque sur le flanc des Allemands commence. Dès l'aube le régiment est engagé. L'ennemi, sous cette poussée imprévue, cède. C'est au cours de cette après-midi du 25, à 15 heures, que, sentant ce fléchissement, le général de Castelnau lance son ordre fameux : « En avant, partout à fond. »

A 18 heures, le 81^e avance sur Méhoncourt vers le sud-est. L'ennemi réagit dans la soirée. Ses obus balaient la route de Bayon à Lamath. Ses mitrailleuses, installées en encorbellement des hauteurs escarpées qui avoisinent ce dernier village, battent les issues des bois. Nous nous sommes un peu trop vite aventurés dans le bois de Clairlieu, en direction de Gerbevillers.

Les survivants de cette période se souviendront longtemps de l'épisode qu'on appela alors « *l'embuscade de Lamath* ». Ce soir-là se passe une étonnante péripétie qui montre bien quel esprit patriotique habitait les jeunes poilus de 1914. Lorsque le régiment, dispersé par les « marmites »,

est enfin rallié vers Méhoncourt, on s'aperçoit que le drapeau manque. Arraché par les éclatements aux mains de ceux qui le portaient, il gît sur la route, probablement... là-bas, devant les mitrailleuses. Un sapeur, le caporal Bousquet, s'offre aussitôt pour aller le chercher. Toute la nuit il s'obstine. Cinq fois, surpris par le feu ennemi, il doit rebrousser chemin. Une sixième tentative, à l'aube, réussit, et le 81^e retrouve son emblème.

Le lendemain et les jours suivants, de vifs engagements déblaient la route de Lamath et les bois voisins. Un régiment de la Division a fait des prisonniers. Les plus timides reprennent confiance. Le 81^e, chassant l'ennemi, couvre Rozelieures objectif de l'adversaire, dépasse Morivillers en combattant et se dirige vers l'Est. Le 28, près du bois de Censal, le lieutenant Dejeanne, porte-drapeau est tué, et le drapeau une première fois endommagé. La veille un radiogramme allemand, lancé en fin de journée, disait : « A aucun prix, ne révélez à nos armées de l'Ouest l'échec de nos armées de l'Est ».

Le 29, le régiment souffle tandis que le génie, en dépit du bombardement, jette sur la Mortagne, devant Haudonville, un pont de bateaux, puis une passerelle. Au déclin du jour notre artillerie intervient avec autorité, et le 81^e passe la Mortagne. Gerbéviller fumante encore, est délivrée. La bataille de la Mortagne est gagnée. La II^e Armée a remporté la victoire de la trouée de Charmes.

L'ennemi cependant n'accepte pas sa défaite. Il contre-attaque dès le lendemain, essayant de serrer le régiment sur la Mortagne. Quelques-unes de nos unités sont contraintes de repasser la rivière, mais par une éner-

gique réaction, le 81^e domine à nouveau, prend position au bois de la Reine, et vers le bois de Fey où il se retranche aussitôt.

Il est solidement installé dès le 1^{er} septembre. La veille, le commandement du régiment est passé au chef de bataillon Guigou, le colonel Aubert remplaçant provisoirement à la tête de la Brigade le colonel Dauvin blessé.

Chacun, fier d'aussi beaux succès, combat d'une ardeur encore accrue par l'horreur des spectacles aperçus en traversant Gerbéviller : maisons incendiées, habitations saccagées, femmes assassinées. Le Boche comprendra-t-il jamais quelle force surhumaine le martyre de certaines cités, loin de nous décourager, a ranimé au cœur pacifique des soldats de France ?

Ce 1^{er} septembre voit la première suppression du 322^e. Les débris de ce régiment de réserve, fort éprouvé aux alentours de Lamath, sont répartis dans les trois régiments actifs de la 31^e Division qu'ils contribuent à reformer et le 81^e, dans cette dissolution, retrouve son 3^{me} bataillon. Le 5 septembre le Lt-colonel Louis prend le commandement du régiment, le colonel Aubert restant définitivement à la tête de la 61^e Brigade.

Les jours qui suivent, plus calmes, permettent à nos téméraires fantassins de s'habituer peu à peu à une guerre nouvelle. Ils ont vu les tranchées d'où tiraillaient les Allemands; ils ébauchent à leur tour des « organisations ».

Le 5 on progresse à pas prudents. L'ennemi contre-attaque sans résultats. Durant plusieurs jours, sous de violents orages, l'ac-

tion piétine. La nuit ménage de courts répit et dès l'aube on se reprend à batailler. L'ennemi, malgré les assauts menés contre la cote 295, ne cède que pas à pas. Cette stabilisation inquiète. Les nouvelles sont rares, contradictoires, incertaines.

Soudain, le soir du 12, la rumeur qui vole de bouche en bouche, annonce la victoire de la Marne, et, le même soir, l'attitude de l'ennemi apporte à nos soldats harassés la confirmation de ce grand événement : les Allemands évacuent la partie Est du bois de la Reine et toutes les hauteurs devant Gerbéviller. De hardies reconnaissances poussées jusque dans leurs ouvrages vers Frambois par le caporal de Gironde, dont les exploits devaient devenir légendaires au régiment, constatent ce recul. De vigoureuses actions aussitôt entreprises, précipitent cette retraite. Les bois devant Frambois, Frambois sont occupés. Nos avant-postes atteignent le bois de la Haye, puis, le long de la Meurthe, marchant au nord, le Régiment connaît la joie d'entrer de nouveau dans Lunéville délivrée en pourchassant l'envahisseur. Entré le 14, il se repose le 15 et dès le 16 travaille à des tranchées devant Montcel-lès-Lunéville.

* * *

Un ordre du jour arrivait bientôt, félicitant la II^e Armée, qui, « en combattant tous les jours » avait « à force d'endurance et de bravoure » sauvé Nancy. Le 81^e pouvait prendre une part de ces félicitations.

Nancy d'ailleurs, n'était point ingrate et lorsque, durant l'après-midi du 17 septembre,

le régiment arrive dans cette ville, il y est reçu en sauveur. Nul n'a oublié l'accueil fait par la capitale lorraine à ses défenseurs.

Le repos dans la belle cité ne dure guère. On en profite pour reconstituer les unités et réorganiser le commandement. Une grande revue est passée dans la cour de la caserne Blandan. A partir de cette date, le 81^e appartient à la I^{re} Armée que commande le général Dubail.

Défense de Toul.

Le 21, le régiment alerté, se porte vers le nord-ouest afin de couvrir Toul. L'ennemi attaque en force venant de Bernécourt. Le 22 par une action de nuit il est arrêté, bousculé et refoulé jusque derrière Bernécourt. Le 23, le bois de la Hazelle au nord de ce village est atteint ; le caporal de Gironde y pénètre le premier. Le 24 nous nous y installons.

Le drapeau déchiqueté qui, à Montpellier, est l'honneur du quartier du 81^e, où il dut être renvoyé, fut atteint ce jour-là par un obus sur la route de Beaumont à Bernécourt. Le lt-colonel Louis est blessé en même temps que plusieurs officiers. (Et il ne reprendra que le 1^{er} octobre le commandement du régiment exercé provisoirement par le chef de Btm Perchenet.) Le lieutenant Servant porte-drapeau a les deux jambes fracassées. De deux fusils on lui fait un brancard. Il n'a qu'un cri : « Le drapeau, sauvez le drapeau ! »... Un caporal en rassemble les débris sous les yeux du blessé qui agonise réconforté par ce geste.

Pendant ces journées se place un des

beaux épisodes dont le 81^e s'enorgueillisse. Le soldat Raissac un des plus intrépides combattants de la 12^e C^{ie}, qui depuis les premiers jours n'a cessé de soutenir et d'exalter ses camarades est blessé d'une balle au ventre, en attaquant les bois voisins de Flirey. Il tombe. Bientôt il est seul. « Il se sent perdu, dit un récit de l'époque Sa pensée quitte alors le champ de bataille et vole vers sa mère qu'il a laissée là-bas et qu'il ne reverra plus. Il connaît son immense tendresse, il sait qu'il est toute sa joie de vivre. Et il va mourir... Alors, il tire de son portefeuille où vivent tant de chers souvenirs une photographie de sa maman. Au crayon d'une main déjà mal assurée, il écrit ces deux vers :

« Mourir est un honneur pour un soldat Français »
« Quand l'honneur le commande il n'hésite jamais »

puis, au-dessous, ces mots :

« Adieu. Pas de pleurs, mais une résignation chrétienne ».

On le retrouvera plus tard, tenant toujours dans ses mains crispées la chère photographie qu'il a dû embrasser au suprême moment.

Des sacrifices de cet ordre élevé, innombrables et d'autant plus émouvants qu'ils restent à jamais ignorés, sauvaient la France. Le 28 septembre le G. Q. G. annonçait que « le gros effort d'ensemble effectué par les Allemands par ordre supérieur avait abouti à un échec complet ».

Après ces jours et ces nuits de perpétuelle fièvre, le 81^e prend du repos à partir du 29 dans la région de Grosrouvres. Le 30, dans ce village, une prise d'armes a lieu pour la remise au caporal de Gironde de la première médaille militaire du régiment.

Mais, dès le 1^{er} octobre, il est de nouveau engagé. Il occupe tour à tour les tranchées — dont l'usage s'établit dès lors — des bois de Rémières, de Jury et de la Hazelle. Sous ces couverts, une lutte continue se poursuit. Les affaires se succèdent sans relâche dans un halètement perpétuel ; celles des 1^{er}, 5 et 6 octobre sont particulièrement heureuses pour nos unités qui poussent au delà des bois. En moins de dix jours, plusieurs kilomètres ont été conquis.

Nos hommes se sont vite familiarisés avec les nouveaux procédés de combat : on emploie déjà la grenade ou plus exactement le pétard à palette ; les boucliers, le sac à terre sont utilisés. On pose des fils de fer, ébauche des futurs réseaux de barbelés profonds d'une dizaine de mètres. La guerre en quelques jours change d'aspect.

Toutefois on ne s'enterre pas encore définitivement. Lambeau par lambeau, le régiment par des actions rapides, s'empare de ces ouvrages sommaires. Il « grignote » l'ennemi qui, peu à peu, recule jusqu'au delà de Flirey. La persistante activité des régiments de la 61^e Brigade est telle que le 9 octobre le 81^e est en mesure de mener une attaque sur les lisières sud des bois de la Sonnard et de Mort-Mare, en liaison avec le 8^e Corps à gauche et la 73^e D. R. à droite. Nos éléments ne peuvent que progresser légèrement, et sont contraints de se retrancher à quelques centaines de mètres de leurs tranchées de départ situées sur le chemin de Flirey à St-Baussant.

* *

Le 6 Octobre était arrivé l'ordre particulier

n° 33 adressé aux I^{re} et II^{me} armées par le Général Commandant en chef. Il y était dit que « les troupes de ces deux armées, sous la conduite de chefs ardents et résolus », n'avaient cessé de faire preuve d'une ténacité indomptable et d'un admirable esprit de sacrifice.

Le 12 Octobre, le régiment, relevé, part pour la Belgique. Le 14, il embarque à Toul, prend la route à Maizy près de Château-Thierry, traversant les belles forêts du Valois, atteint la région de Montdidier, d'où, après avoir cantonné à Faverolles et Gratibus il se réembarque le 25 pour être transporté à Bailleul, gagner Ypres en autobus et se jetera aussitôt dans la lutte féroce qui interdira aux Allemands le chemin de la mer.

Défense d'Ypres.

Le 81^e fait désormais partie du détachement d'Armée de Belgique qui sous les ordres du général d'Urbal, deviendra bientôt la VIII^e Armée.

Le lt-colonel Louis ayant été appelé à des fonctions d'État-Major, le régiment se trouve de nouveau commandé, depuis le 21 octobre, par le colonel Aubert.

La situation est grave. Le général Foch, « coordonnateur » des batailles qui, de Nienport à la Lys, vont constituer la première bataille des Flandres a appelé les meilleures troupes dont la France puisse disposer. L'ennemi, de son côté, engagera ses troupes d'élite. Il leur demande une victoire « décisive ». Il les exalte. Le prince Rupprecht de Bavière, dans une proclamation du 26, dit : « Soldats, le monde entier a les yeux fixés

sur vous. Il s'agit maintenant de ne pas laisser le combat contre notre ennemi le plus détesté et de rompre définitivement son orgueil... Le coup décisif reste à frapper. »

A la même date, le général von Deimling atteste dans un ordre que : « la percée d'Ypres serait d'une importance décisive ». Toutes les déclarations de l'adversaire se conjurent dans le vœu de nous écraser à tout prix.

Le péril grandit; l'abnégation du 81^e grandira de même taille.

Le 27 Octobre il entre dans une lutte tourmentée, un peu confuse en ses détails aux regards du narrateur, parce que dans la fièvre de ces heures tragiques la brièveté pathétique des ordres empruntait son sens et sa force à des circonstances accessoires que nous ignorons, — parce qu'aussi nombre de documents se sont égarés.

L'ennemi dispose de forces bien supérieures aux nôtres, disent les historiens de la guerre; nous n'opposerons guère plus de cinq Corps d'armée à ses treize corps. Cependant la tactique française aura raison de la puissance allemande. En attaquant, chaque jour, chaque nuit, en harcelant l'ennemi, qui voudrait se recueillir pour un formidable et irrésistible effort, nous lui interdisons l'emploi groupé de tous ses moyens. « Offensives partielles » comme disent les ordres, coups de main, patrouilles, progression à la pioche et à la grenade de tranchées à tranchées, attaques de face, attaque de flanc, ordre de dépasser les unités à relever et de progresser, actions tourmentées en apparence déçues aux yeux des combattants mais harassantes pour l'ennemi, voilà ces semaines de Belgique.

Aussi est-il difficile de suivre le régiment avec exactitude. Il ne combat point toujours en corps. Certains de ses bataillons sont mis à la disposition d'autres unités. Des fractions françaises luttent côte à côte sans se connaître bien, mélangées quelquefois à des fractions anglaises. Les éléments disponibles sont appelés çà et là pour parer au péril, relever les unités les plus fatiguées. Mêlée convulsive où tout est incertain même les positions de l'ennemi; relèves angoissantes par des chemins défoncés, le plus souvent sans boyaux, à travers les balles qui tracent partout leur musical réseau de mort. Nul n'a oublié ces heures-là. La pluie envahissante, le vent de glace, l'obscurité des nuits sabrées d'éclairs, les repas froids happés hâtivement, les marmitages subis sous des abris dérisoires, l'impossibilité d'allumer des feux et enfin une brume perpétuelle, si pénible à des méridionaux, tout cela va constituer pour les poilus du 81^e une période d'épreuves dont ils seront vainqueurs aussi bien que de l'opiniâtreté ennemie.

Du 27 octobre au 8 novembre, le régiment se bat dans le secteur au nord d'Ypres, devant le ruisseau du Strombeeck, entre Poelcappelle et Paschendaele, bourgades chaque jour vainement attaquées et d'où, à chaque aube, débouchent les attaques allemandes.

Dans la nuit du 26 au 27, le 81^e reçoit l'ordre de s'engager dans la direction de Weestroosbeck, de dépasser les éléments de la 71^e Division et de progresser énergiquement. Ces ordres sont exécutés : le ruisseau du Strombeck franchi, la ligne française dépassée. Cependant une violente réaction

ennemie oblige le régiment, dont les pertes sont sérieuses, à se terrer. Il se terre, mais sur place, c'est-à-dire en conservant le terrain gagné.

Le matin du 27, nous perdons un jeune chef de bataillon, le commandant Vachette arrivé en Lorraine. Voici dans quelles circonstances. Les trois bataillons attaquent marchant l'un derrière l'autre, le 2^{me} en tête conduit par le commandant Vachette. Celui-ci déploie ses unités avec un calme et une méthode superbes, indiquant à chacune les directions. Il est debout. Tout le monde se couche après chaque progression. Il reste debout, observant, dirigeant. Soudain il s'affaisse... Une balle est passée... La « liaison » se précipite pour soutenir son commandant. Il dit : « Cachez ma mort aux hommes afin qu'ils ne soient pas découragés. » Puis il remet son portefeuille à un sous-officier : « Voici pour les compagnies du bataillon. » On l'adosse à un mur. Il agonise, mais parmi les râles passe toujours le cri : « En avant ! En avant !... »

Le 29, le commandant Sauvet, mortellement blessé, dicte avant de mourir au sergent de Rodez ses dernières observations.

A force de ténacité, le régiment sur quelques points avance et prend position devant Poelcappelle. Fait majeur, il enraye tous les assauts, des assauts menés en colonnes par quatre, parfois par sections accouplées.

Le 2 Novembre, le général Vidal, commandant la 31^e Division porte à l'ordre cette phrase : « L'ennemi a échoué sur tout le front et donne des signes de lassitude ».

Le 7, encore tout pantelant d'avoir tenu devant une nouvelle attaque partie de Poelcappelle, le 81^e est appelé par le général Gros-

setti, qui vient de prendre le commandement du 16^e Corps, vers Zillebeke au sud-est d'Ypres. Nos valeureux alliés, les Anglais ont eu, devant la violence répétée des ruées allemandes, d'inévitables fléchissements. Il faut à tout prix barrer la route d'Ypres au flot teuton. Celui-ci s'élance en masses d'autant plus denses, d'autant plus ardentes, qu'il entrevoit dans la brume le fantôme de la cité flamande. Il déborde jusqu'à Zillebeke et St-Eloi.

Du 8 au 13, durant cinq jours et cinq nuits, sous la pluie, dans la boue, fouetté de bise, trébuchant dans les trous d'obus, mal renseigné sur l'emplacement des positions où beaucoup d'hommes s'égarent, le 81^e prend sa glorieuse part des combats qui contiendront l'Allemand et arrêteront définitivement sa poussée vers Calais et la mer.

Le 10, deux bataillons sont mis à la disposition du général Moussy commandant la 33^{me} brigade. Le même jour ces bataillons sont jetés dans un secteur qu'ils ne connaissent point, entre Zillebeke et Verbranden-Molen. Certains éléments de l'un d'eux s'égarent dans la nuit et disparaissent. Le poste de commandement du colonel est précairement installé à la ferme de Blawpoor.

Toutefois nous attaquons. L'ennemi fait de même. Ce sont de sanglantes rencontres et parfois des corps à corps, notamment au 1^{er} bataillon qui, retoulé tout d'abord jusqu'au Bois de 40, se laisse prendre quelques hommes, mais dès la nuit suivante contre-attaque à son tour, réoccupe ses anciennes positions, et capture une vingtaine d'ennemis. Le 12, l'autre bataillon (le 3^{me}) malgré sa fatigue, tient tête à des efforts désespérés, surgis de Zwarteleen.

Il semble, que déjà la valeur particulière du 81^e se dégage puisqu'il vient d'être appelé à combattre auprès des troupes d'élite du 20^e Corps et des chasseurs.

L'adversaire, sous la protection d'une grosse artillerie chaque jour accrue, a lancé ses corps les plus réputés — entre autres la Garde Prussienne — ainsi que des unités de formation récente où s'est engagée l'élite de la jeunesse allemande, jeunesse enthousiaste qui marche au massacre en hurlant des chants guerriers.

Le 81^e est sur la voie des hautes luttes qu'il soutiendra plus tard à Beanséjour, à la Vistule (Champagne) et à Verdun.

*
* *

Le 10 Novembre le général d'Urbal écrivait dans un ordre du jour à la VIII^e Armée : « La lutte qui se poursuit opiniâtre depuis quinze jours a brisé l'offensive d'un ennemi qui se flattait d'avoir raison de votre vaillance ». Le 14 un nouvel ordre d'Armée citait à l'ordre le 9^e Corps auquel la 31^e Division avait été provisoirement rattachée durant cette période. De plus haut, le Général en Chef envoyait au général Foch les félicitations suivantes : « Les opérations entreprises sous votre direction ont complètement déjoué la manœuvre de l'ennemi et enrayé son mouvement offensif sur Ypres.

*
* *

Des jours moins agités succèdent. Les cadres sont reformés. Des renforts arrivent de Montpellier. L'un de ces détachements apporte, le 13, le nouveau drapeau du 81^e,

celui qui remplacera le mutilé de Bernécourt.

Le 17 et le 18, le régiment fait partie d'une action pour reprendre des ouvrages perdus. Ce combat répond, sur ce point, au dernier assaut allemand, Ypres et Calais sont à jamais sauvegardées comme plus tard le sera Verdun.

Dès le 22 novembre, le Boche destructeur prend lui-même le terrible soin de signer son renoncement, de contresigner sa défaite. Incapable de les conquérir il incendie Ypres et ses Halles merveilleuses. Les éléments du régiment cantonnés dans la ville au beau beffroi, contemplent, le cœur ulcéré, ce spectacle de désolation.

Un régime de tranchées s'organise. Le régiment prend les lignes et va au repos dans les divers cantonnements voisins : Kruisstraat, Poperinghe, Vlamertinghe, Reninghelst, Dickebusch, Viveroeck, les Trois Rois, Bussboom, etc... Des affaires assez dures ont lieu, les 1^{er} et 2 décembre, les 7 et 8 du même mois. Le 7 décembre, le sous-lieutenant de Gironde qui n'a cessé d'être un exemple fécond de vaillance et d'humanité, apercevant deux patrouilleurs blessés qui agonisent entre les lignes, franchit le parapet, s'élance à leur secours et voyant qu'ils meurent, prie sur eux jusqu'à la minute où une balle l'étend à côté de ses frères d'armes.

Le 14 et 15 décembre une grande action offensive en liaison avec les Anglais s'élance vers Hollebeke et Houthem. Le 1^{er} bataillon entraîné par le commandant Roussel progresse malgré une envahissante boue. Les tranchées allemandes situées au sud de St-Éloi, près de la route de Messine à Oostaverne, sont enlevées, mais nous ne pouvons

atteindre la ferme Picadilly, objectif principal. Ce sont, durant cinq jours, d'incessantes tentatives qui buttent chaque fois contre les puissantes organisations ennemies. Nos éléments les plus audacieux après avoir réussi chaque matin à gagner quelque terrain, ne pouvant s'y organiser, doivent s'y « planquer » tout le jour et attendre le soir pour rejoindre nos tranchées.

Cette perpétuelle mêlée, alternée de courts repos se poursuit, d'un cœur tenace, de relève en relève, dans les tranchées de St-Éloi, du Ravin, de la Ferme-sans-Nom et du bois 40 jusqu'au début de février. Le régiment, son colonel ayant été évacué, est mis sous les ordres, le 27 décembre, d'un nouveau chef; le l^{er} colonel Ganter. L'ennemi, pour se dégager de nos quotidiennes étreintes tente à son tour des « offensives partielles ». Le 81^e repousse l'une d'elles les 30 et 31 décembre. Le 1^{er} janvier il reçoit dans ses pauvres abris le premier champagne officiel, et le boit avec une amère mais vaillante gaieté.

*
* *

A l'occasion de ce jour, le général Vidal adressait à la 31^e Division l'ordre du jour suivant : « Depuis cinq mois, la 31^e D. I. a été constamment sur la brèche, donnant en toutes circonstances un magnifique exemple d'énergie, de bravoure et d'ardent patriotisme..... Maintenant il faut mettre en jeu les qualités les plus nobles, les plus viriles, celles qui font le plus d'honneur aux chefs comme aux soldats : la ténacité, la confiance dans sa propre volonté, la persévérance dans l'effort. Un pareil programme n'est pas au-dessus de vos forces, vous le prouverez ».

Eloges chèrement gagnés, mais fièrement

sentis. Le 81^e a crû si nettement dans l'estime du commandement qu'il est désigné pour tenter de reprendre le 1^{er} février, une tranchée perdue par d'autres corps. Pendant cette action, dès son début, les commandants Delattre et Dezarnaud sont blessés, mais avant même qu'elle ait pu obtenir les résultats espérés, le régiment est relevé par l'armée britannique. D'autres opérations plus importantes, l'attendent.

*
* *

Le 4 février, avec cette joie secrète et profonde qui émeut tout Français lorsqu'il retrouve le sol de la patrie, le 81^e enlevé en autobus, franchit la frontière, reprend la route à Bourg-et-Marest, traverse Amiens qui, malgré une pluie battante, lui fait une réception dont le souvenir s'est conservé et s'installe le 13 février dans les parages sud à Vers et à Baconel.

Ce repos ne se prolonge pas. Dès le 22, le régiment s'embarque et, après un court séjour dans la région de Châlons-sur-Marne, il se tient prêt à prendre une part pénible mais glorieuse à l'une des premières offensives de grand style tentée par les Français, offensive dont les enseignements devaient au moins servir lors de la future bataille de Champagne.

Beauséjour.

Quel nom fut jamais plus cruellement ironique que celui-ci : Beauséjour ! Dans ce lieu terrible, dont la ferme fameuse, sur les bords du Marson, venait d'être enlevé par des divisions d'élite le 16^e Corps d'armée arrivait

pour tenter de parachever ces premiers succès en emportant le « morceau » le plus difficile, le « morceau » qui résistera même lors de la victoire de Champagne (25 septembre) : la butte du Mesnil. Cette citadelle occupée, la ligne allemande aurait été rompue et de nouvelles avances possibles.

Mais soit que la force de résistance des lignes allemandes ait dépassé nos prévisions, soit que notre mode de préparation n'ait point satisfait aux nécessités, malgré les flots d'héroïsme répandus durant de longues semaines dans ces champs dévastés, les résultats ne répondirent point aux sacrifices.

Le 5 Mars, à 5 heures, dans l'opaque brume de l'aube, le 81^e, débouchant du sud-ouest du Bois Oblique, s'élance résolument à l'assaut des retranchements ennemis. L'effet de surprise, cherché, n'est pas partout obtenu. Certains éléments, par suite de fausses directions, s'égarent sur des tranchées françaises en saillant. D'autres, sont plus heureux : en dépit du feu terrifiant qui s'abat de la butte du Mesnil, en dépit des nappes de balles jaillies des mitrailleuses de flanquement, malgré les profonds réseaux barbelés où les plus audacieux se déchirent et s'empêtrent, quelques portions de tranchées allemandes sont occupées par le bataillon qu'entraîne et exalte l'héroïque commandant Soulé. On fait des prisonniers.

La progression réalisée n'est ni profonde, ni étendue mais elle témoigne d'un rare mordant puisqu'elle a été réalisée par les seuls moyens de l'infanterie. Le soir même ces gains sont reliés à nos positions de départ. Le combattant du matin devient le soir même terrassier, « Cette guerre ennoblit

la pioche » a dit un de nos officiers dans un poème composé à l'honneur du régiment.

Entre la crête (cote 154) d'où partent nos attaques et la haute butte du Mesnil se trouvent des tranchées ennemies à contre-pente et au pied de celles-ci le fameux ravin des cuisines que nous encerclons à demi vers l'ouest. Le but initial de nos efforts est de réaliser le même encerclement vers l'est. Opiniâtement le 81^e, attaquant à découvert, s'épuise vers cette fin. Le 7, nos unités conquièrent quelques brasses au nord-ouest du Bois Oblique. Le 9, l'adversaire ne réussit pas à reprendre ce qu'il a perdu. La garde en est bien assurée.

Les pertes ont été grosses; les belles actions nombreuses. Beaucoup sont restées sans narrateur. Quelques-unes méritent mémoire : celle du soldat Rességuier, celle du sous-lieutenant Bourgeade particulièrement.

Dispersée par l'assaut mené au matin du 5 mars, la 2^e C^{ie} à laquelle appartient Rességuier reçoit l'ordre d'attaquer encore à 11 heures. Rességuier observe quelque hésitation. Les chefs manquent. Alors, résolument à l'heure dite, il rassemble quelques camarades et se précipite à leur tête sur les retranchements ennemis, y saute, aborde un centre de résistance, tue, avec l'aide du soldat Monginoul, trois Allemands, et garde la position.

Le sous-lieutenant Bourgeade le 6 mars, avant l'attaque quotidienne du matin, rencontre dans un boyau un soldat qu'il ne connaît point. La capote bleue de cet homme porte l'écusson du 84^e régiment que le 81^e a relevé dans la nuit précédente. Un dialogue s'engage : « De quel régiment es-tu ? — Du

81^e. — Pourquoi portes-tu l'écusson du 84^e ? » A ces mots, l'homme saute à la gorge du lieutenant qui, se sentant bien tenu, a le temps et l'audace de crier, lui qui est pris : « A moi ! je tiens un boche ! » Deux poilus, les soldats Thomas et Pujol accourent et transpercent l'adversaire du sous-lieutenant Bourgeade.

C'était un officier allemand en tournée d'espionnage. Le soir de ce jour, le sous-lieutenant Bourgeade était tué.

*
* *

La conduite du 81^e à Beauséjour, ne passait point inaperçue. Le général Grossetti, commandant le 16^e Corps d'armée, la citait en exemple par l'ordre général n° 56 dans les termes suivants : « Dans la journée du 5 mars, le 81^e régiment d'infanterie a enlevé à la baïonnette des tranchées allemandes qui lui avaient été données comme objectif et fait des prisonniers.

« Le Général Commandant le 16^e C. A. est heureux de porter cette bonne nouvelle à la connaissance des troupes placées sous son commandement; il est convaincu que tous les autres régiments du C. A., lorsque l'heure en sera venue, sauront faire preuve du même entrain et obtenir aussi les mêmes glorieux succès ».

Quelques jours plus tard (26 mars), le Général commandant la IV^e Armée dont fait partie le 81^e depuis son entrée en Champagne, transmettait les félicitations du Général en chef et il ajoutait :

« En affirmant la supériorité offensive de nos troupes... les opérations de la IV^e Armée leur ont donné la certitude d'être partout

victorieuses. Nos soldats savent maintenant que lorsque nous voulons enlever à l'ennemi une partie de ses lignes nous les enlevons ».

Organisation de Beauséjour.

A cette période de furieux combats, succède une période d'organisation ni moins pénible, ni beaucoup moins meurtrière. L'ennemi ne cesse de harceler nos travailleurs. Le travail de nuit, dans la craie gluante, est fatigant, périlleux ; celui de jour est mortel sinon impossible. De lointaines mitrailleuses, invisibles, prennent nos boyaux, nos saillants, nos postes d'écoute en enfilade. Nuit et jour leur craquement monotone répand l'angoisse. Sur certains points, au « Trapèze » par exemple, les adversaires s'affrontent à quelques mètres, l'un occupant la tranchée de doublement d'une tranchée conquise. Les « traverses » d'accès sont barrées par de simples « masques » en sacs à terre.

On vit dans un perpétuel halètement. L'ennemi d'ailleurs, n'est pas moins anxieux et ses inquiètes fusillades, à tout propos crépitantes, doublent notre propre inquiétude.

Le 19, pendant un des courts repos accordés au régiment, pour souffler, une des tranchées conquises est perdue par nos successeurs. Précipitamment, le 81^e est appelé pour rétablir la ligne. « L'opération » disent les ordres, « aura le caractère d'une surprise exécutée autant que possible à l'arme blanche ». Le 20 mars, l'action commence. Le 22 des compagnies du 2^{me} bataillon s'emparent d'une importante portion de la tranchée perdue. Le soldat Sauvage qui a bondi le premier dans l'ouvrage, reçoit la Médaille

Militaire. Quelques jours plus tard, (le 6 ou le 7 avril) le général Grossetti vient lui-même dans la partie reprise remettre la décoration au valeureux soldat qui, le 13 avril suivant, était tué.

Pendant dix jours, pendant dix nuits, les bataillons du 81^e ou du 96^e se succèdent et avec un acharnement sans second, s'obstinent à parachever leurs premiers avantages sur un antagoniste dont la résistance n'est pas moins tenace. La butte du Mesnil, qui devait résister même lors de la brillante attaque du 25 septembre, ne sera pas enlevée. Le Commandement renonce à poursuivre d'aussi coûteuses actions offensives.

Une autre mission où il va également exceller et — si l'on peut dire — se faire une sorte de spécialité, attend le régiment. Il va apprendre à rendre un secteur « intenable » tenable. Il va apprendre à se protéger, à se défendre à force de travail et d'ingéniosité. Du Bois des Trois Coupures au Bois en Equerre, en passant par le Bois Bistre, le Bois en Long et le Bois Oblique, les relèves se succèdent et les terrassements se poursuivent, alternant avec de courtes périodes de demi-repos au ravin des cuisines marocaines le long du Marson, aux abris de Beauséjour, quelques fois à Somme-Bionne, Somme-Tourbe, parfois même jusqu'à Minaucourt, Wargemoulin, Laval, Hans, St Jean, et Valmy.

L'ennemi tente d'interdire ces retranchements. Ses bombes, ses grenades, ses tirs d'enfilade nous harcèlent à chaque heure. Nos équipes de travailleurs sont en permanent péril. Elles voient le labeur d'une semaine anéanti en quelques instants par les malignes

inventions de l'adversaire. Il faut cheminer dans des boyaux remplis d'eau, piocher et pelleter une fange sans consistance, planter des barbelés, jeter des chevaux de frise ou des réseaux Brun. Le ravitaillement est difficile. Les pluies sont fréquentes et dans les nuits d'orage, éclaboussées par l'éclair des canons, règne l'anxiété des ruses ennemies mêlée à l'appréhension des brusques attaques.

Celles du 13 au 14 juin, du 15 au 16, du 27 au 28, les plus vives, sont repoussées. Les compagnies en soutien ou en réserve dans les camps de seconde ligne, vivent dans l'énerverement des alertes renaissantes.

Toutefois le régiment, loin de se laisser abattre, s'aguerrit et se fortifie à ces épreuves morales. Là où d'autres Français ont tenu, il tiendra.

L'assainissement du secteur constitue également une sérieuse préoccupation. Ça et là les cadavres se sont amoncelés. Rejetés sur les parapets pendant la fureur des combats, enlevés parfois hâtivement, oubliés dans les boyaux et peu à peu recouverts par les éboulis, enfouis par les percutants, ces morts reparaissent au hasard des coups de pioche. Il faut les reconnaître, les identifier, puis les inhumer avec la piété due à leur sacrifice. D'âpres exhalaisons achèvent de rendre pénible le séjour dans ces bourbières d'enfer où rôdent, par vagues, les gaz nocifs.

Oependant l'œuvre se poursuit. Nous tenons l'Allemand en respect. Nos obus Cellerier, bombes B. U., bombes à cépîte, grenades Haasen, mitraillettes, contrebattent efficacement ses engins et lui imposent silence. Il imagine alors de progresser à la sape et de nous approcher ainsi à quelques mètres.

Nous faisons des contre-sapes. Comptant réduire notre ténacité par l'impressionnant procédé des mines, il use ensuite de ce régime. Dans les nuits calmes, on entend ses pionniers sinistres pousser leurs galeries et bourrer leurs fourneaux. Nous camouflons ou nous répondons par des contre-mines, et, lorsque sautent leurs foyers, nos éléments de première ligne occupent avant l'ennemi les entonnoirs.

Les mines, dont on se souvient encore au régiment et qui nous causèrent les plus sérieuses pertes, sautent les 12 avril, 7, 11 et 19 mai, 29 et 30 juin, 1^{er} et 3 juillet, 5, 12, 28 et 29 août. Le 1^{er} juillet, lors de l'une de ces explosions, le caporal Lambert, le bras arraché, le tympan crevé, un œil perdu, montre un admirable courage et dit à son chef de bataillon, le commandant Lavenir : « Mon commandant, mon père a la médaille militaire ; il sera bien heureux de savoir que, moi aussi, je me suis bien conduit ».

Le 28 août verra également, dans un élan de réciproque abnégation, les officiers et les hommes du 81^e se précipiter au secours d'officiers et d'hommes de la 16^e C^{ie} du 1^{er} génie, asphyxiés par une explosion, qui, à leur tour, s'efforcent à dégager des fantassins enterrés. Une solidarité aussi belle s'était déjà manifestée le 5 août.

Cette guerre de mines vaut au régiment de nouveaux éloges. Un ordre de la Division du 11 mai 1915 dit : « Le 81^e, au moment de l'explosion d'une mine allemande, qui a bouleversé une de ses tranchées, a eu des hommes qui ont sauté dans les entonnoirs avant même que la pluie de pierres ait cessé. On veillait. De bonnes dispositions avaient

été prises. L'effet de surprise a été nul. Le Général de Division lui adresse ses félicitations ».

Vers le milieu de cette période, le 1^{er}-colonel Ganter, promu colonel, est placé à la tête de la 61^e Brigade et le 1^{er}-colonel Ron-denay chef de bataillon au 103^e d'infanterie prend le commandement du 81^e à la date du 8 juin.

Méthodiquement, l'organisation du secteur se parachève. On couvre les côtes crayeuses et dénudées de la Champagne pouilleuse d'un lavis de boyaux. Les cheminements sont étiquetés; les anciens ouvrages assainis. Dans un petit cimetière créé au poste 4 par le corps, un ingénieux poilu érige un petit monument de pierre à la gloire de nos morts et du régiment.

Il est rendu compte aux états-majors de ces travaux tout comme d'une action d'éclat ou d'un gain tactique. Aussi l'accroissement de sécurité et un bien-être relatif se remarquent de jour en jour. Les pertes diminuent. Les tués ne sont plus quodidiens.

Il convient aussi de noter, avant de passer à la grande offensive de Champagne, l'occupation par le 81^e du secteur de la côte 196 région de mines où la lutte est extrêmement rude. Les intentions offensives de l'ennemi y sont constantes, et les tranchées en sommaire état. Là aussi il faut en relier les lambeaux, les assécher, et multiplier les reconnaissances. L'esprit combattif de nos unités, le labeur des uns, le cran des autres tiennent l'ennemi en respect, comme acculé dans ses propres préparatifs. Souvent nous prenons si nettement l'ascendant que les attaques qu'il médite n'osent se déclarer.

Du 9 au 16 juillet, le régiment est au repos à Valmy et à Hans. Des jeux et des représentations s'organisent pour réagir contre les fatigues morales de ces épuisantes semaines. L'équipe de foot-ball du 81^e l'emporte dans des matchs contre des équipes formées par les services de la Division et du Corps d'armée. Le 14 juillet, devant le monument de Kellermann témoignage de nos victoires de jadis sur ces mêmes Impériaux, deux bataillons du régiment sont passés en revue, les premières croix de guerre sont remises et une cérémonie analogue a lieu à Hans pour le 1^{er} bataillon.

Quelques jours auparavant, exactement le 9 juillet, se place un événement mémorable au cœur des poilus : le premier départ de permis-sionnaires.

Le 29 août arrivent les félicitations du Général commandant le Corps d'armée pour les travaux effectués dans ce secteur que le 81^e allait quitter sans regret avec la conscience d'avoir satisfait à tous ses devoirs.

Bataille de Champagne.

Dans les premiers jours de septembre, le 81^e est transporté par autos à Bussy-le-Repos, village bien nommé, où il reste jusqu'au 21, date à laquelle il part pour Noirlien et devient réserve des gros effectifs qui vont porter, le 25 septembre, un premier coup au prestige des retranchements allemands.

Réserve, le régiment n'a pas l'heur de participer au choc initial, le plus fructueux, le plus brillant aussi au regard du pays. Mais, lorsque notre élan ayant buté sur des arrières-lignes formidables, couvertes de

profonds réseaux barbelés, il faut tenter encore de rompre cet infrangible lacs, le 81^e est engagé dans la nuit du 26 au 27. Sa marche en avant est difficile. Appuyant tout d'abord les unités d'une division directement engagée, sa progression est prise sous de puissants barrages d'artillerie lourde et aborde bientôt la zone des mitrailleuses. Beaucoup d'hommes tombent. Nul ne se laisse intimider. L'avance continue. Le spectacle des tranchées, des abris, des ouvrages et des camps ennemis, conquis les jours précédents, exalte le courage de tous et les unités parviennent dans leur élan jusqu'aux réseaux adverses. Les plus impétueux y pénètrent, et certains groupes se sont portés si avant qu'ils restent deux jours sans communication avec leurs camarades, témoin la 1^{re} section de la 1^{re} compagnie, citée pour ce fait, à l'ordre de la Division n° 127 du 16 octobre 1915.

La nuit du 28 est employée à des reconnaissances. Certaines unités tentent isolément des actions aussitôt abattues.

Le 29, le régiment reçoit l'ordre de franchir les infranchissables réseaux, que l'on suppose détruits par l'artillerie, et d'occuper la redoutable tranchée de la Vistule dont ces réseaux interdisent l'accès. Tout entier, à 14 heures, avec son colonel et ses chefs de bataillon, animé d'une conscience du péril et d'une abnégation égales, il part héroïquement.

Debout sur le parapet, ayant auprès de lui le caporal clairon Giry qui, à plein cœur sonne la charge, le commandant Pommarède, dérisoire et sublime, accompagne sur son cornet les notes haletantes. Une balle au front l'abat. Un jeune normalien, sous-lieute-

nant depuis lors capitaine, est parti en brandissant au bout de son fusil un calot bavarois. Un adjudant élève son casque pour stimuler l'ardeur de sa section. Les plus intrépides d'entre ces intrépides réalisent l'invraisemblable. Ils s'engagent dans les fils de fer, les traversent malgré barrages, mitrailleuses ou gaz et bondissent dans les ouvrages ennemis avancés. Jusqu'au soir ils s'y maintiennent mais, trop peu nombreux, décimés par le tir adverse, ils doivent à la nuit rejoindre nos lignes en emportant leurs camarades blessés.

Les pertes en officiers et en hommes sont graves. Malgré les coups reçus le régiment contribue durant les jours qui suivent, à résister aux contr'attaques d'un adversaire irrité par son propre recul. Le 1^{er} octobre, un gros obus, éclatant sur les tranchées du bois du Paon où le régiment se reforme enterre le colonel, aussitôt dégagé, et tue son officier adjoint, le capitaine Montagne. Les 4, 7, 8 et 9 octobre sont particulièrement durs et ce dernier jour, le 2^m bataillon tente encore un effort sans succès, sur la Vistule.

Des alternatives de secteur et de demi-repos se succèdent pendant la fin du mois d'octobre et en novembre. Ces périodes de de répit n'éloignent guère les unités qui séjournent à proximité des lignes au Trou Bricot, aux camps de la Baraque, du Cameroun, de Somme-Suippe, à la Maison Forestière. L'ennemi bombarde continuellement. Il ajoute des gaz. La pluie accroît encore l'hostilité des hommes. Le 25 novembre, le général de Cadoudal passe le régiment en revue à la Maison Forestière et décerne de nombreuses décorations.

*
* *

Aux premiers jours de décembre, le 81^e est affecté à la garde d'un secteur voisin, exceptionnellement difficile, celui de la côte 193 désigné également sous les noms d'arbre 193 ou d'« arbre tronçonné ». A peine est-il installé sur ce point encore mal organisé, que, le 7 décembre à 16 heures 15, une puissante attaque par surprise déferle avec fureur, protégée par un intense bombardement, et submerge nos compagnies en dépit de la belle défense des mitrailleurs. Sur l'heure même, nous réagissons avec une vigueur qui déconcerte l'adversaire, l'arrête et l'empêche de dépasser notre première ligne. Le 9 au matin, les compagnies qui ont subi le premier choc, augmentées d'unités de soutien, reprennent toutes les tranchées de doublement de notre première ligne. Jusqu'à la fin du mois, une âpre lutte sévit entre notre tranchée arrière séparée seulement par quelques mètres de notre tranchée avant occupée par l'ennemi. Elle atteint son apogée le 17 décembre où l'ennemi attaque derechef et, dans la nuit du 22 au 23 décembre, où nous essayons de rétablir la situation initiale. Toutes ces actions n'obtiennent d'autre résultat que de s'interdire réciproquement les parties perdues et reprises.

La veille de Noël, le régiment, harassé par tant de nuits farouches et de jours sans sommeil, est relevé.

Son repos cette fois, sera long. Il quitte la IV^e Armée pour être mis à la disposition de la V^e (région de Soissons) et, de décembre à mars, tantôt dans le Tardenois, tantôt dans la région d'Épernay, après une période d'ins-

truction à Ville-en-Tardenois, il passe enfin, comme disent les poilus, du « bon temps ».

L'Aisne.

Le 25 février, le 81^e arrive par un beau jour de neige légère, ensoleillée, dans le plus aimable des secteurs, un secteur qui depuis... car, pour les secteurs comme pour les hommes, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Donc ce secteur était en ce temps là, dans son époque souriante.

Tout y est comme dans les récits des gazettes. Les villages subsistent, intacts et habités à quelques centaines de mètres des premières lignes. Les boyaux ou cheminements serpentent sous des charmillles verdoyantes, parmi des petits bois au nom gracieux. Sous les couverts, dont le sol est jonché d'un lierre sombre, les violettes, les jaunes crocus et la jacinthe sauvage fleurissent en touffes parfumées.

Le grenadier de Beauséjour, l'assaillant de la Vistule, va devenir, dans ces calmes bosquets, un terrassier expérimenté. Il connaît les nécessités du combat et ses mille aspects. Les officiers dirigeant, les hommes piochant, il se crée, derrière les réseaux de fil de fer barbelés, tout un labyrinthe de tranchées, de boyaux, d'abris, de sapes, d'épaulements de tir. Le régiment prépare avec méthode les organisations d'où s'élanceront plus tard ceux qui enlèveront d'un seul trait le fort de Condé, les crêtes de Vailly, et qui atteindront sur la droite le Chemin des Dames. Il reçoit à l'occasion de ces travaux, les félicitations des techniciens du génie, sous les ordres de qui il les effectuait. Longtemps après au

moment de notre offensive, il ressentira une fierté rétrospective d'avoir au moins, par ce labeur, collaboré au succès de ses camarades.

Toutefois le chômage guerrier n'est pas constant. Le 81^e ne permet pas que l'Allemand prétende le taquiner. Aux premiers jours de mai, celui-ci ayant installé un câble en travers de l'Aisne, en face du fort de Condé, passe et repasse la rivière à son gré. Une patrouille coupe le câble et quelques jours après un coup de main est exécuté sur ses tranchées avancées où l'on constate qu'il n'existe point trace de préparatifs offensifs. Le général de Cadoudal félicite tous ceux qui ont participé à ce raid.

Le 19 mai, le régiment change de secteur sinon d'armée. Il est mis à la disposition du 1^{er} Corps d'armée à côté de qui il a combattu déjà à Beauséjour et occupe les tranchées du plateau d'Ailles, les fameuses « creutes » — c'est-à-dire grottes — de Paissy. Derrière lui, l'Aisne mène vers Paris de son pas lent et satisfait, la magnifique vallée que rehaussent à perte de vue les châteaux à tourelles et les villages aux clochers tintants. La belle saison se poursuit. Le secteur est en bon état. Mais le 81^e qui a pris l'habitude du « confort » améliore. Il participe à l'organisation des centres de résistance de l'épine de Paissy. De ce point encore partira en avril 1917, l'offensive vers la vallée de l'Ailette.

L'ennemi lance quelques reconnaissances, avant-coureuses de coups de mains futurs. Ces patrouilleurs sont aisément maîtrisés et n'obtiennent d'autre résultat que de se laisser faire à eux-mêmes dans la nuit du 25 juin, un prisonnier.

Vers le milieu du mois de mai, a paru le

premier n° de *Poil... et Plume*, journal de tranchées du régiment, qui, intermittent mais continu, créera entre les poilus du corps un lien tantôt plaisant, tantôt héroïque.

Verdun.

Tonifié par les rudes combats de Beauséjour et de la Vistule, reposé et regaillardi par de véritables « repos » et par le séjour dans les secteurs tranquilles, parmi les accueillantes populations du Tardenois, le régiment est dans une forme excellente. Un grand effort peut lui être demandé.

Une offensive se prépare sur la Somme. Par contre l'Allemand presse Verdun à l'extrême. Quelle sera la destination du 81^e? Chacun sent que nous approchons de terribles journées. L'offensive serait préférée. Les ordres décident autrement.

Après un mois de repos à Châtillon, dans la spacieuse vallée de la Marne, à Vau-bécourt dans ce bourg lorrain saccagé, brûlé, pillé par l'ennemi; après une alerte défilé devant le général Nivelle et le général Grossetti (26 juillet) après une fête sportive et récréative (31 juillet) animée par l'entrain de tous et par la vaillante humeur du capitaine Lefebvre tué peu de jours après, le 81^e est, au matin du 2 août, embarqué sur les légendaires autobus qui, par la fameuse « voie sacrée », jettent dans la fournaise des ravins, que l'obus et le piétinement des légions dévastent, les sauveurs de la Ville Inviolée.

L'ennemi nous presse. Il aborde Souville. Il est, à vol d'obus, à 1.800 mètres des portes de la Ville. Il a pris Thiaumont, bousculé les défenseurs de Fleury. L'augois tend toutes

les volontés. Chacun « monte » vers le péril avec la conscience qu'il s'agit, comme à la Marne, du sort de notre pays. Dès les bois qui entourent Verdun, bois à demi-dépouillés par le perpétuel fourmillement humain, la plus frénétique canonnade que l'on ait encore ouïe, martelle l'étendue. Des marmites énormes s'abattent, sur la ville, sur les carrefours, et là-haut, vers les forts, d'innombrables déflagrations hersent incessamment le sol. Chaque soir le cirque des collines infernales, environné d'éclairs, de fusées et de feux de bengales multicolores, moutonne sous une constante et fauve lueur.

Par bonheur il fait un temps splendide. Les jours sont enivrés de soleil. Les nuits sont douces. Ceux qui, à Ypres, sous les pluviuses et froides brumes, ont arrêté la ruée allemande, ne trouveraient-ils pas dans ce climat fraternel la force de renouveler leur exploit ?

Un officier du régiment, le capitaine Clavel, a donné dans une brochure intitulée *Au Drapeau* un récit de cette action qu'il convient de résumer et de citer.

Le 4 août au matin, le 2^{me} bataillon, déjà placé à proximité des lignes est alerté :

« La 6^e C^{ie} et la CM/2 partent à 10 heures du poste de commandement du Colonel du 96^e avec mission de gagner coûte que coûte la batterie terminus du Decauville dans la branche gauche du ravin des Vignes. On sait que de jour, le feu de l'artillerie et des mitrailleuses sera terrible, mais la situation exige ce sacrifice.

» Sans hésitation, les deux C^{ies} s'avancent par un court boyau puis à 250 mètres de leur objectif, débouchent et se déploient

avec rapidité. Un nid de mitrailleuses situé à mi-pente au sud de la route de Fleury-Bras les fauche impitoyablement. Un à un tous les officiers de la 6^e tombent ; à la CM/2 il ne reste que le Lieutenant Loubet ; néanmoins le mouvement continue et la poignée de héros qui survit s'installe sur l'emplacement indiqué. La mission est remplie ».

Il faut se terrer et attendre la nuit. Dès que l'ombre permet de jouer avec les mitrailleuses de Fleury, le 81^e reprend son effort non plus par bonds mais par infiltration.

« A la tombée de la nuit, les 5^{me} et 7^{me} C^{ies} sont lancées en avant. La 7^{me} relève la 6^{me}, la dépasse et arrêtée par les mitrailleuses, se cramponne au terrain cent mètres plus en avant. A sa gauche la 5^{me} se dérobe aux vues des mitrailleurs ennemis et réussit à s'installer à leur hauteur. Elle est bientôt en liaison à sa gauche avec le 3^e B^{tn} du 81^e qui vient de relever dans l'ouvrage de Thiaumont et aux alentours le 2^e B^{tn} du 96^e. On a maintenant une 1^{re} ligne peu dense mais continue qui s'accroche aux premières pentes. Il en a coûté beaucoup mais la moitié du terrain perdu la veille a été reconquise ».

Toute la journée du 5, cette ligne est affreusement marmitée. Le soir avant la nuit, malgré les clartés d'un beau crépuscule, le 2^{me} bataillon progresse d'une centaine de mètres et « s'arrête fauché par les mitrailleuses. Les éléments du 1^{er} B^{tn} arrivés un peu plus tard, progressent ensuite. A gauche, passant rapidement et sans trop de pertes à travers le tir de barrage, les 1^{re} et 2^e C^{ies} progressent obstinément sous le feu moins bien ajusté des mitrailleurs et gagnent à 21 heures l'objectif assigné ».

Le 6 et le 7 août se passent dans des conditions précaires sous des rafales incessantes de gros obus. Néanmoins de nouvelles attaques allemandes sont enrayerées. On leur fait quelques prisonniers. « Enfin, le 7 dans la nuit la droite de la 3^{me} C^{ie} et la gauche de la 15^e Division se redressent dans le ravin de Fleury et comblent le dernier reste de la vaste poche qui s'était creusée dans la nuit du 3 août. L'effort lent et méthodique mais puissant et soutenu du 81^e, a rétabli la situation. La ligne Thiaumont-Fleury est redevenue française. »

Une accalmie suit ces terribles instants. Aussitôt les poilus de 81^e en dépit des circonstances, retrouvent leurs précieuses habitudes : ils commencent avec les pauvres moyens dont ils disposent, l'organisation des emplacements. Ils aménagent les trous d'obus, en relient quelques-uns, établissent des épaulements sommaires. Il fait chaud et soif. Des braves, risquant les tirs de barrage vont aux subsistances et surtout au « pinard ». Les brancardiers, les musiciens circulent en quête des blessés. Les corvées de munitions se hâtent dans le désert des excavations.

Sage vigilance, car une tâche suprême attend le 81^e. Au lieu d'être relevé comme il était prévu, il subit au matin du 8, quoique déjà décimé, un nouvel, un ultime et formidable assaut, assaut que précède et soutient le plus fantastique « pilonnage » de gros et moyens obus. L'ouvrage de Thiaumont, submergé par une houle irrésistible, succombe. Mais les unités qui tiennent la crête de Fleury résistent victorieusement. Le capitaine Orengo, commandant la 1^{re}

compagnie tombe à la tête de ses hommes en combattant à la grenade. Les mitrailleurs, parmi lesquels le sous-lieutenant James tué à sa pièce, se sacrifient non vainement. Par centaines, ils fauchent les assaillants, qui refluent. Alors s'accomplissent de nombreux actes de courage :

« Le fusilier-mitrailleur Saint-Martin de la 3^e C^{ie} chargé seul de défendre un ravineau, tire jusqu'à épuisement de ses munitions après avoir vu son premier pourvoyeur tué et son deuxième blessé grièvement.

« Le caporal Miquel de la 5^e C^{ie} bondit en avant sur un officier mitrailleur ennemi qui entraîne ses hommes revolver au poing, le terrasse à l'improviste, et, seul, le ramène à son chef de bataillon. »

Aux mêmes instants survient un des événements les plus tragiques de l'histoire du 81^e. Vers le fond du ravin des Vignes se trouve le poste de commandement d'où le Colonel dirige et inspire l'action de son régiment. Dans ce vaste abri, dit Abri des 4 Cheminées, où se trouvent également la liaison et la plupart des services, on a installé le poste de secours central. Des blessés gisent sur des brancards en attendant l'accalmie favorable à leur évacuation.

Au moment où un officier de liaison de la brigade, le capitaine Cazalis de Fondouce, malgré les barrages, parvient à l'abri, un obus de 210 percute à l'une des entrées, enflamme les pansements et les médicaments, provoque l'explosion d'un dépôt de grenades. La fumée, les détonations, le feu emplissent d'épouvante les occupants de l'abri. Les blessés brûlent. Le Colonel donne l'ordre d'évacuation, s'efforce d'enrayer une inévita-

ble panique et de rallier les survivants. L'abbé Sahut, aumônier du corps, conduit et exalte les sauveteurs.

« Une heure après, équipés, ravitaillés, les rescapés de la catastrophe prêts à remonter en ligne au moindre signal, constituent la seule réserve du 81^e. »

Cette effroyable péripétie est la dernière qui s'abatte sur le régiment. La violence de la lutte diminue peu à peu. L'ennemi maîtrisé n'ose reprendre ses assauts. La citadelle lorraine ne sera pas prise.

*
* *

Dans la nuit du 9 au 10, le 81^e, épuisé, pantelant, mais couvert d'une gloire impérissable, était relevé, descendait des chaotiques collines et partait pour une période de repos dans la région de Belrain (Meuse) où, le 21 août, le général Joffre témoignait lui-même sa satisfaction en accrochant la Croix de Guerre à la hampe de son drapeau.

Le régiment était cité à l'ordre de la 11^e Armée par l'Ordre Général n° 358 du 25 août 1916 dans les termes suivants :

Régiment qui sous le commandement du Lt-Colonel Rondenay, depuis le début de la campagne s'est toujours fait remarquer par sa belle tenue au feu et sa discipline. Au cours des journées du 4 au 9 août, a disputé le terrain conquis sur l'ennemi par des actions vigoureuses à la baïonnette, progressant de plus de 300 mètres malgré les contre-attaques acharnées des bombardements d'une violence extrême, jour et nuit. A fait des prisonniers, pris 5 mitrailleuses et ré-

sisté héroïquement aux assauts jusqu'à la limite des forces donnant ainsi un bel exemple d'abnégation et d'esprit de sacrifice.

L'Argonne.

Après avoir reçu, des éléments venus du 322^e dissous pour la seconde fois, après s'être reformé, le 81^e arrive le 30 août en Argonne, dans l'Argonne aux sombres et lourdes forêts. Bientôt il est en ligne à la Fille-Morte. Il retrouve dans ces ravins dont les arbres déchiquetés s'érigent comme des squelettes, les mines, des mines moins fréquentes mais non moins dangereuses qu'à Beausséjour. Les plus coûteuses sautent les 21 et 30 septembre et le 28 octobre. Elles font quelques victimes mais grâce à la vive réaction des poilus qui en ont vu bien d'autres, les entonnoirs sont occupés.

Ce secteur qui, malgré ses fatigues, paraît maintenant fort supportable est tenu jusqu'à la fin de décembre. On y travaille continuellement. Les boyaux sont améliorés, munis de luxueux caillebotis. De nouveaux chemineaux sont creusés. Le long des ravineaux de profondes sapes sont forées, étançonnées et coffrées. Des couchettes à étages liliputiens s'y insinuent, où les poilus harassés se hissent et se glissent avec délices. Les nombreuses infiltrations sont pourchassées et avenglées plus facilement que ne sont détruits les innombrables rats qui infestent de leurs raids impertinents cagnas, sapes et boyaux. Le secteur devient confortable. C'est le moment de céder la place aux camarades...

Le 21 décembre, sans changer de région, le 81^e passe vers la droite à côté de Vauquois, sur les pentes et dans les fonds fangeux du Mont des Allieux. Les corvées y sont pénibles. L'eau, la boue envahissent tout. On s'épuise à patauger.

Le 27 janvier, il quitte les inhospitalières rives de la Buanthe pour se diriger vers le plus mal famé de tous les secteurs : celui de Chattancourt ou du Mort-Homme.

Le Mort-Homme.

On n'oubliera de longtemps ce « mouvement » qui coïncide avec la brusque survenue d'une période de grands froids. Les jours connaissent jusqu'à 18° au-dessous et certaines nuits le thermomètre descend à 24°. A travers des plateaux que balaient des tourmentes de neige, à travers les solitudes blanches de Fromeréville, au pathétique silence que trouble seul le grondement des canons, le 81^e arrive devant la célèbre hauteur au nom sinistre : le Mort-Homme, position où six mois plus tard il s'illustrera.

Ses hommes ont travaillé, pendant quelques semaines, aux alentours de Montzéville, avant de prendre les lignes qui lui sont dévolues.

Dans les tranchées pavées de glace, dans des abris ébauchés, il s'installe, et, là où il était si difficile de travailler que beaucoup y avaient renoncé, il travaille. Bon gré, mal gré, il organise ce secteur fertile en « minnens », comme il organisa en souriant celui de l'Aisne, et en combattant celui de Beauséjour. A son arrivée on ne pouvait circuler que la nuit ; deux mois après, liaisons

et corvées se font sans dommages en plein jour. La fin de l'hiver et les premières semaines du printemps ont été employées à ce labeur qu'interrompent quelques incidents désagréables ou heureux.

L'ennemi, que l'organisation méthodique de ce quartier préoccupe, envoie de fréquentes patrouilles et pousse les 14 et 18 mars deux fortes incursions qui réussissent malgré une énergique résistance, malgré les pertes que nous leur infligeons, à faire quelques prisonniers. Il n'obtient pas de plus amples résultats. Dès que le système de défense est à peu près établi sinon achevé, ses nouvelles tentatives restent vaines.

A notre tour nous le harcelons de reconnaissances, et le 4 mai un coup de main audacieux, exécuté en dix minutes avec une promptitude et une décision surprenantes, nous vaut de capturer un joli lot d'adversaires, d'observer les dispositifs avancés, et de détruire des abris ainsi que des lance-bombes qui gênent les dangereuses tranchées en triangle auxquelles on a donné le nom de « Bonnet d'évêque ». D'autres petites opérations sont menées avec succès. L'ennemi en dépit de sa position dominante, ne domine plus la situation.

La prise du Mort-Homme.

Le 6 juillet, le 81^e est relevé. Des autobus le transportent dans la région de Bar-le-Duc où il va goûter dans d'agréables villages les délassements du repos. Ce repos se transforme bientôt en une période d'active préparation. Jeux, exercices de liaison, spectacles, fêtes champêtres, matches, représentations de

revue, causeries, se mêlent dans une gradation exaltante et récréative à la fois. Le régiment sait dès lors qu'il est choisi, avec les régiments frères d'armes de sa division, pour une grande opération, pour une de ces opérations qui demandent autant d'audace et d'abnégation que de précision militaire.

De jour en jour chacun, selon son rang, est averti des objectifs. Les plans sont étudiés, le terrain scruté sur des reliefs, les transformations, résultant du bombardement qui fera de ce mamelon un chaos, sont prévues. Les hommes savent où ils iront, comment ils iront et sous la protection de quelle formidable artillerie. Ils ont vu des photos d'avions qui témoignent des destructions accomplies. Le Mort-Homme était comme une formidable citadelle dont l'industrie allemande avait doublé la puissance naturelle. Elle semblait désormais insurmontable. Mais à force d'examiner le monstre, on le connaît mieux. Ses faiblesses transparaissent. On le redoute moins. Les entrées des fameux tunnels, les abris, les centres de résistance sont repérés et attendus, riposte prête. Chaque escouade connaît son rôle et de minute en minute les étapes de son action. Nul ne saura hésiter. Une certitude, de succès s'est imposée à la pensée de tous jointe à je ne sais quelle orgueilleuse passion de réussir. Le régiment tout entier, chefs, compagnies et services, est uni dans une même maîtrise de victoire. Bientôt il apprend officiellement quels sont ses objectifs précis.

L'honneur lui est dévolu de s'emparer des

deux sommets du Mort-Homme, (cote 295 et cote 286), du tunnel Bismarck, de pousser jusqu'au plat de Cumont et d'oser une reconnaissance offensive dans le ravin de Forges.

Le 9 août il « serre » sur la région d'attaque. Il reçoit dans un village proche des lignes la visite du Général en chef, dont la confiance accroît la confiance que le corps a prise de lui-même. Des circonstances retardent l'attaque. Une sorte d'impatience se répand. On a décidé « d'y aller ». Qu'on y aille...

Enfin le 20 août, à 4 heures 40 l'attaque, sous une trombe d'artillerie, est donnée.

A l'heure fixée, malgré les gaz que toute la nuit l'ennemi inquiet a lancé, malgré des barrages que bientôt notre artillerie interdira, tout le régiment, bien en place, part. Dans l'aube jaunâtre, sous le nuage de poussières et de fumées que les milliers d'explosions soulèvent de la terre desséchée, les sommets décharnés ne s'entrevoient même plus. A mesure que l'on monte ils surgissent de l'ombre et de la nuée. Les hommes, pour être plus libres ont retiré leur masque. Ils montent.

« Ils enjambent dit le sergent-observateur Lehmann dans une émouvante relation de cet assaut écrite sur le Mort-Homme encore fumant, relation à laquelle j'emprunterai largement, ils enjambent les chevaux de frise éventrés, les fils de fer projetés en tous sens dans les trous d'obus. Ils tombent et se relèvent dans les entonnoirs formidables, se

suivent sans hésitation, gravissent la rude pente du Mort-Homme ? Le spectateur, des tranchées de départ, ne peut pas remarquer un seul fuyard, un seul faiblard qui lâche ses camarades. Même ceux qui sont envahis par les gaz et traînent courageusement, même ceux-là vont de l'avant, vont de l'avant...

« Les sommets sont atteints, le bataillon Lavenir les dépasse, gagne hardiment sous la rafale des mitrailleuses et des obus son objectif. Le bataillon Pusey suit avec la même constance courageuse, va à son tour vers le deuxième objectif. Le bataillon Bonnefont occupe et organise les premières lignes allemandes.

« Notre artillerie allonge régulièrement son tir, contrebat avec une puissance extrême les batteries ennemies qui répondent au hasard, avec vigueur mais sans précision. Les mitrailleuses tic-taquent. Les avions français luttent avec les avions adverses venus en nombre, et le jour peu à peu se lève. Dans le fracas assourdissant de la bataille les compagnies progressent, luttent et triomphent. Les Allemands se retirent, ne peuvent résister au mordant de nos grenadiers qui défoncent à coups de grenades les mitrailleuses. Les nettoyeurs sèment la terreur dans les abris où, ensevelis sous les décombres, recroquevillés, pris d'épouvante, les Boches se laissent happer ».

Un groupe, qu'entraîne le lieutenant Teisseire, explore le tunnel Bismarck, crevé par nos 400 et y capture de nombreux prisonniers. Vers le centre Est du tunnel du Kron-

prinz, dit un rapport officiel, une mitrailleuse « tire sur les vagues de notre C^o de gauche, tue ou blesse quelques-uns de nos hommes. Mais le lieutenant Loubet l'a vue. Il prend le fusil d'un homme tombé, couche le tireur en joue et l'abat. Les autres mitrailleurs ennemis disparaissent aussitôt dans une sape voisine ». Le même officier, ajoute la relation Lehmann, « pénètre dans le tunnel, reçoit le revolver du commandant de la garnison, fait à lui seul dix officiers prisonniers dont un chef de corps et un commandant, et contraint plus de 600 hommes à se rendre. »

Un temps d'arrêt a été prévu. Le régiment, sans émoi, le marque. Puis, d'un élan aussi sûr, repart droit sur le deuxième objectif. Il lance sans hésiter sa reconnaissance offensive, que mène le sous-lieutenant Acquier, nettoie les abris d'arrière de l'ennemi, capture ou détruit des canons.

Il n'est pas huit heures et déjà tout ce qui devait être fait est fait. Sans perdre une minute, selon nos traditions d'organisation défensive quasi simultanée avec l'action offensive, chacun s'évertue à ébaucher des boyaux, des centres de résistance, à utiliser les restes bouleversés d'abris allemands. Embryon de défense qui, bientôt jouera son rôle. Le soir même l'ennemi contr'attaque :

« Trois bataillons appartenant à trois régiments différents d'une division fraîche attaquent en masses compactes. Nos feux de mitrailleuses, nos grenades, nos fusils-mitrailleurs, la rapidité et la précision d'un

tir de barrage de 75 extrêmement nourri empêchent l'ennemi d'aboutir et lui causent des pertes considérables... Le lendemain à 9 heures, par une opération magnifique dirigée par le caporal Dardant, des poilus de la 7^{me} bien qu'écrasés de fatigue trouvaient de nouvelles forces, sautaient sur un dernier point d'appui, tuaient ou faisaient prisonniers les occupants, se rendaient maîtres en outre de 6 pièces de 105 en batterie dans le ravin de Cumont dont ils retirèrent les culasses... »

Si l'on songe à l'importance et à la puissance de la position, les pertes du 81^e, bien que toujours cruelles, ne sont pas très élevées. Aussi, dix jours encore, le régiment occupera-t-il sa conquête. Il en amorce les nouveaux ouvrages. De grands chefs s'y rendent et apportent « aux plus vaillants d'entre ces vaillants » légions d'honneur, médailles militaires et croix de guerre.

Le 31 août, après dix grands jours d'efforts héroïques et de privations, fatigué mais rayonnant de fierté, plus confiant dans sa force que jamais, le 81^e, « le régiment de Montpellier » ainsi que l'ont appelé divers journaux, descend du Mort-Homme où il vient de gagner sa deuxième palme en dégageant Verdun.

*
* *

En mémoire de ce haut fait, le Général commandant le 16^e Corps d'Armée décide que l'observatoire établi sur le double sommet

portera le nom de « Montpellier », Et le 20 septembre 1917, par l'ordre général n° 900, le Général commandant la II^e Armée cite le 81^e à l'ordre de l'Armée dans ces termes mémorables :

Magnifique régiment qui, sous le commandement du l^r-colonel Rondenay a enlevé le 20 août 1917, d'un seul élan, une importante position ennemie, progressant de deux kilomètres malgré la résistance acharnée opposée par l'adversaire, s'emparant d'un tunnel défendu par des mitrailleuses et lançant enfin, dès l'arrivée sur le dernier objectif, une hardie reconnaissance qui a mis hors de service une batterie et détruit tous ses abris. A fait au cours de cette opération plus de 400 prisonniers, dont 25 officiers, pris 14 canons, 4 mineuwerfer, 25 mitrailleuses et un matériel de guerre considérable.

De toutes parts affluent au régiment les louanges de ses amis et les félicitations particulièrement précieuses de ses anciens chefs les généraux Grossetti, de Cadoudal, Ganter et le colonel Pouget.

Le Maire de la ville de Montpellier, le Président du Conseil Général du département de l'Hérault écrivent au l^r-colonel des lettres exprimant « l'admiration reconnaissante » des autorités régionales et le l^r-colonel Fournier, commandant le dépôt du 81^e, porte ces divers témoignages à la connaissance des unités de Montpellier.

Au cours du repos, dans la région de Lure,



sur l'un des plateaux qui gardent Vesoul, le Général en chef vient remettre la fourragère verte et rouge (conférée par l'ordre général N° 52 F du G. Q. G.) au régiment à qui il avait fait confiance et qui n'a pas déçu son attente.

La période de repos se prolonge quelque temps encore, puis le 81^e est dirigé vers des régions pour lui nouvelles, afin d'y poursuivre sa tâche glorieuse et dure.

Alsace, Décembre 1917.